

VERONIQUE HIELARD

Il est temps pour elles



Roman

Véronique Hielard

Il est temps pour elles

© Véronique Hielard, 2024

ISBN numérique : 979-10-262-9745-1

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Illustration, Muriel Estrade
@illust_traits

L'avis des chroniqueurs littéraires

« Une plume addictive pour découvrir peu à peu les non-dits et les secrets enfouis par des femmes pour se protéger. Complètement happée par l'histoire, je n'ai pas vu les pages défiler, le suspens étant maintenu tout au long du roman. Petit à petit, le cours des événements se reconstitue jusqu'à la révélation finale qui m'a laissée sans voix. »

Ophélie, de @Lilylivre, bloggeuse littéraire

« Un roman qui m'a énormément touchée !

Le destin de plusieurs générations de femmes s'entremêle dans un jeu de passé et présent remarquablement mené. Les périodes dansent, font un pas en avant, deux en arrière, et l'on suit ce tempo avec avidité. La plume de l'auteure est magnifique, maîtrisée et détaillée. Ses descriptions généreuses et riches nous font percevoir les atmosphères et nous sentir dans une immersion totale dans l'histoire. Elle nous dépeint les liens familiaux à travers des personnages attachants et bien construits. Les vies s'entremêlent, créant une intrigue que l'on comprend au fil des chapitres, les secrets de famille se révélant à nous tout doucement...

J'ai adoré cette lecture et j'ai quitté à regret ces femmes auxquelles je me suis beaucoup attachée. Amateurs de belles histoires et de secrets de famille, ce roman saura certainement vous toucher ! Moi, il m'a carrément attrapée et si Véronique sort un nouveau roman, je serai à coup sûr au rendez-vous ! »

Sabine, de @binouO_ bouquine, bloggeuse littéraire

« Ce roman est très dynamique, le style mature et les descriptions permettent de rendre les scènes presque palpables ! On s'y sent parfois spectateur et parfois, inconsciemment, on aimerait y être acteurs ! Il se déroule entre les souvenirs et le présent sans ambiguïté sur les moments puisque les transitions sont agréables et fluides. C'est une intrigue captivante, je me suis vite pris au jeu de vouloir connaître le fin mot de l'histoire ! J'ai passé un très bon moment avec des personnages charismatiques, attachants, étonnants. »

Karine, de @une_armée_de_resilients, bloggeuse littéraire

« Un récit d'une belle intensité, parfumé d'effluves nostalgiques et intemporels. Un roman psychologique immersif, qui montre l'espoir des possibles, au cœur des destins familiaux chaotiques. Vengeances, amour, trahisons, regrets, vont

révéler des destins féminins fragiles et audacieux. Une belle histoire. Pour ceux qui aiment les secrets de famille. »

Patrick, de @bookunjour, passionné

Un premier roman réussi...avec des personnages qu'on n'a pas envie de quitter dans un lieu apaisant et tranquille. Des secrets, des non-dits, de l'amour, de l'amitié, de la peur de perdre l'être aimé, la mort, la vie, la famille, sont les sujets dont parle le roman.

Nathalie, de @les_livres_de_toutoune, comité de lecture

PARTIE 1 :

ELLES

1977 - L'ENFANT

Le sol était froid sous son corps, mais sa peau ne frémissait pas. Les jointures irrégulières des carrelages de ciment formaient de petites bosses qu'elle retrouvait sous ses os, en se décalant dans des oscillations pendulaires. Cette répétition la rassurait. Elle savait que ça, ça ne bougerait pas. L'enfant se dandinait d'une fesse sur l'autre, dans ce balancement régulier, sans savoir depuis combien de temps elle se tenait comme ça, les genoux repliés contre la poitrine, enfermés dans ses petits bras.

Pour elle, le temps s'était arrêté. Comme si son corps n'avait connu que cette position. Qu'elle n'avait rien choisi, qu'on l'avait transportée, puis qu'on l'avait placée là. Elle ne savait pas. Elle ne se souvenait pas.

Ses doigts emprisonnaient le coton fin de sa liquette rose à petites fleurs. Ils froissaient l'étoffe en pinçant la peau en dessous. L'enfant ne percevait pas la douleur que ces pincements infligeaient à sa chair meurtrie. Ce geste compulsif l'enfermait dans une sensation interne dont le rythme l'apaisait.

Elle voulait rester là, maintenant. Elle entendait des voix derrière la porte. Elle en reconnaissait certaines.

— Laissez-la comme ça, pour le moment. Vous pouvez laisser la porte ouverte. Elle finira bien par sortir.

Puis les pas s'éloignaient. Le silence se refaisait autour d'elle. Prostrée dans l'angle sombre de la pièce, l'enfant sentit une masse et devina contre sa cuisse droite un pied en bois mouluré. Ses paupières se détendirent, son regard s'ouvrit sur l'obscurité. Elle reconnut alors le meuble. Ses yeux fixaient les motifs en relief dessinés sur le velours grenat de la bergère. L'enfant se perdit un moment dans le sillon creusé dans la matière. Elle la devinait douce et confortable. Puis sa main lâcha l'étreinte de son bras, apparut devant elle et s'approcha de l'accoudoir gansé. Ses doigts se déplièrent, papillonnèrent au-dessus. Sa paume tremblante caressa le précieux tissu qui renfermait dans ses poils soyeux la promesse d'une sécurité animale. Comme la reconquête d'une douceur perdue.

2015 - GLACEE PAR L'EMOTION

Assise sur une chaise en skaï orange et métal gris, Henriette participait au goûter dans la salle à manger inondée de soleil. Depuis de lourds fauteuils articulés, les résidents immobiles admiraient la végétation du parc et participaient au déroulement des saisons depuis ce grand aquarium chloré.

— Dis Henriette, tu es bien jolie, aujourd'hui ! remarqua Augustine.

Après avoir enterré son mari, la vieille dame avait décidé de rejoindre sa complice de vie à la maison de retraite située dans la commune voisine de leur village d'origine. Toutes les deux avaient grandi à Bassan, où elles avaient fréquenté les mêmes bancs d'école. Des fêtes des vendanges aux aventures familiales, elles avaient tout partagé.

— C'est vrai, tu trouves ? Je ressemble donc encore à quelque chose, quand je me donne un peu de mal. J'ai de la visite, aujourd'hui.

— Tu es parfaite ! Pas comme Germaine, un vrai petit mouton sous sa mise en pli, chuchota Augustine, la main en pare-vue dressée devant la bouche.

Leurs regards se cherchèrent, et, la seconde d'après, leur rire électrique éclaboussa la grande pièce d'une arrogante pulsion de vie.

Depuis quelques années, Bonne maman était placée, comme le disait Sylvie, au Val Fleuri. Tel un pion sur l'échiquier, la grand-mère de quatre-vingt-six ans se déplaçait dans les couloirs, précédée de son déambulateur. Une case blanche, une case noire. Solidement ancré dans ses chaussons de laine gris, son pied droit glissait vers l'avant, rattrapé par le gauche quelques secondes plus tard. Elle se dirigeait en patineuse experte et déterminée vers sa chambre où Claire, l'aide-soignante, lui avait dit que sa fille et sa petite-fille l'attendaient.

Emma et Sylvie rendaient visite à Bonne maman le dimanche. Elles se relayaient le plus souvent pour lui apporter des affaires et se promener dans le parc quand la tramontane ne soufflait pas trop fort. Emma aimait gâter sa grand-mère. Calissons, pâtes de fruits, savon à l'huile d'olive, eau de rose pour son visage, tout ravissait l'octogénaire. La vieille dame avait su au fil des années sélectionner les produits naturels qui lui procuraient la douceur et le bien-être dont elle avait besoin. Elle savait choisir sur la plage les algues vertes qu'elle plongeait dans son bain le soir pour se délasser, ou encore choisir dans son potager une belle feuille de chou qui résorberait son hématome à la cheville. Emma avait observé chacun de ces rituels féminins et avait suivi sa grand-mère dans ses quêtes qui transformaient le réel en terrain de jeu imaginaire. Il était même arrivé que les algues vertes et gluantes piquées de grains de sable

menacent de leurs longues pattes, telles des araignées géantes, l'épaule de la petite fille dans un de ces scénarii improvisés par l'espiègle Henriette.

Emma aperçut au bout du couloir une forme sombre se détacher, avançant recourbée sur son trépied, telle une tortue momifiée.

— Bonne maman ! s'écria-t-elle.

La jeune femme posa au sol le sac en plastique qui lui ciselait les doigts, et ignorant un instant sa mère à ses côtés, elle s'éloigna pour rejoindre cette petite grand-mère réjouie et courageuse. Sylvie, elle, resta sur place. Elle accrochait de sa main droite son sac à main posé sur l'épaule opposée. Son avant-bras fermait l'accès à son corps. Prête à parer toute effusion d'émotion.

— Bonjour maman, souffla-t-elle en effleurant les pommettes de sa mère pour deux bises aériennes. Ça va ? On n'a pas trop le temps, tu sais.

La vieille dame ne répondit pas. Elle savait que pendant la demi-heure qui allait suivre sa fille allait s'affairer, ranger ses affaires dans le placard, vérifier la salle de bains, le dentifrice, la brosse à cheveux, le verre pour le dentier. En réponse, elle s'apprêtait à lui accorder de précieuses minutes pendant lesquelles, patiemment, elle répondrait à sa fille.

— Maman, il te reste du dentifrice ?

— En une semaine, tu sais, je ne peux pas utiliser tout un tube ! répondit Henriette en se dirigeant vers son lit.

Sylvie parcourait comme une souris affolée les recoins de la pièce. Elle déplaça l'épais fauteuil à côté du lit sur lequel Emma allait prendre place, puis passa à l'inspection de la table de nuit. Elle ouvrit le premier tiroir rempli de mouchoirs en papier et de tubes d'homéopathie.

— Ça te suffit deux paquets de mouchoirs pour la semaine ? Et, sans attendre la réponse, elle poursuivit : tu as du Chamomilla, de l'Ignatia ? C'est bien, du 9 Ch, martela-t-elle. Chaque mot doublait ses gestes saccadés.

Puis Sylvie poursuivit en déposant le sac de vêtements qu'elle ouvrit au pied du lit. Elle sortit deux chemisettes repassées qu'elle épousseta et les posa sur la pile dans le placard.

— Tu as encore ta veste d'hiver. Je vais la ramener. Tu n'en as plus besoin, il fait chaud maintenant, décida-t-elle en retirant le blouson duveteux du placard.

Elle secoua le vêtement, et comme si elle habillait un fantôme, le tendit devant elle. Elle le jaugea puis d'un geste sec replia les épaules vers l'arrière, lui cassa le ventre en deux et l'écrasa dans un soufflet avec la tranche de sa main.

Cela faisait bien longtemps que la vieille femme n'avait plus serré sa fille dans ses bras, déposé sur sa joue un tendre baiser, caressé ses cheveux ou senti l'odeur

de sa peau. Emma était aux toilettes, dans la petite salle de bains à côté. Sylvie s'assit du bout des fesses dans le fauteuil près du lit. La vieille dame allongée tendit alors son bras vers la main de sa fille. Elle y déposa ses doigts secs et noueux, détourna sa tête et, cherchant le regard de Sylvie, se risqua doucement :

— Tout va bien, ne t'inquiète pas ma chérie, je suis bien ici.

Le regard de Sylvie tomba au sol. Sa gorge se gonfla. Elle s'efforça de répondre à sa mère par un sourire fermé puis se leva d'un bond, tentant d'échapper à cette vague qui montait en elle. Son corps flottait. Elle s'appuya au montant du lit en fer, frêle esquif au milieu d'une houle rugissante. Le froid de la barre entre ses doigts la retenait à la réalité. Elle devait à tout prix cacher son état à sa mère, retrouver sa maîtrise. Quelques longues secondes, puis elle put se retourner. Elle lui fit alors face à nouveau, étira un sourire rapide alors que son cœur suspendu reprenait place dans sa poitrine. Mais rien n'avait échappé à Henriette de ce qui venait de se dérouler sous ses yeux. La vieille dame rendit à sa fille un visage plein de compréhension et d'impuissance résignée.

Lorsqu'Emma ressortit des toilettes, Sylvie avait posé le sac à ses pieds et refermait son trench d'une main fébrile.

— Emma, on va y aller. Bonne maman est fatiguée aujourd'hui. On va la laisser se reposer, asséna-t-elle en se détournant vers la porte de la chambre.

Emma reconnut dans la voix de sa mère cette tonalité éteinte et sombre qui l'avait souvent effrayée étant enfant. Comment sa mère pouvait-elle passer d'un instant à l'autre, d'un état où elle décidait, bouleversait tous les arrangements des placards, tel un ouragan intraitable, à cet état de prostration et se tenir là, tel un pantin fantomatique ?

— À bientôt, ma chérie, l'encouragea Bonne maman.

Emma déposa une bise chaude sur le front fripé de sa grand-mère. En se redressant, elle accompagna son aurevoir d'une caresse sur l'épaule de Bonne maman. Les iris sombres de la vieille dame reflétaient son visage. Emma se perdit un instant dans ce miroir profond. Elle sentait son sourire se dessiner et devinait la même bouche sous les yeux auxquels elle s'accrochait. Puis elle dut répondre à l'ultime battement de cils et à la pression discrète qu'elle sentit sur son bras.

Dehors, dans le couloir, Sylvie attendait.